

CHAPITRE 1

**KALLSTADT : PARTIR,
EFFACER, RECOMMENCER**

1869–1905

I. Le Palatinat avant le départ

Friedrich Trump naît le 14 mars 1869 à Kallstadt, dans le Palatinat, alors rattaché au royaume de Bavière. Le village se trouve dans une région viticole où la terre structure encore l'économie, les hiérarchies et les perspectives d'avenir. Les familles vivent de parcelles souvent modestes, de métiers artisanaux et de revenus complémentaires. La richesse n'y tombe pas du ciel, même lorsque le raisin accepte de pousser.^[C1-01]

Les Trump appartiennent à cet univers rural. Contrairement à une légende régulièrement répétée, Friedrich ne naît pas sous le nom de « Drumpf ». Des variantes anciennes du patronyme apparaissent dans les archives familiales, mais le nom Trump est déjà établi à Kallstadt lorsqu'il vient au monde. Transformer « Drumpf » en révélation généalogique fracassante relève surtout du plaisir moderne de croire qu'un changement de consonne suffit à démasquer une dynastie.

Son père, Johannes Trump, est vigneron. Sa mère, Katharina Kober, vient également d'une famille liée à la vigne. Friedrich grandit donc dans un foyer qui possède une activité et une place dans le village, mais certainement pas les moyens d'offrir à chacun de ses enfants une existence confortable. La mort de Johannes en 1877 fragilise davantage la famille. Friedrich n'a que huit ans. Sa mère doit maintenir le foyer, administrer ce qui reste des biens et préparer l'avenir de plusieurs enfants dans une économie où le partage successoral réduit mécaniquement les patrimoines.

Il serait facile de transformer cette enfance en mélodrame : le père mort, les vignes ingrates, la pauvreté et le jeune garçon déjà décidé à conquérir le monde. Les archives ne permettent pas ce cinéma. Elles montrent une famille modeste, soumise aux contraintes ordinaires d'un village viticole et consciente que le patrimoine disponible ne suffira pas à assurer le même avenir à tous.

Friedrich ne paraît pas destiné à reprendre la vigne. Sa santé, décrite comme fragile dans plusieurs récits familiaux, aurait rendu le travail agricole moins adapté. Il est placé en apprentissage chez un barbier à Frankenthal, à quelques kilomètres de Kallstadt. Le métier offre une qualification réelle, mais les dé-

bouchés locaux restent limités. Un village de moins d'un millier d'habitants n'a pas besoin d'une armée de coiffeurs, même si les moustaches du XIXe siècle exigeaient un certain entretien.

La question de l'avenir se pose donc très tôt. Rester signifie chercher une place dans un marché étroit, dépendre du patrimoine familial ou attendre qu'une occasion se libère. Partir ouvre un autre horizon. Cette alternative ne concerne pas seulement Friedrich Trump. Elle traverse tout le Palatinat depuis des générations.

L'émigration vers l'Amérique y est déjà une réalité sociale. Des familles entières ont quitté la région, des lettres circulent, des récits de réussite reviennent, des proches installés outre-Atlantique facilitent les départs suivants. Les États-Unis ne sont pas une abstraction. Ils sont devenus une destination imaginable, parfois préparée par ceux qui ont déjà franchi l'océan.

La sœur aînée de Friedrich, Katharina, vit à New York avec son mari, Friedrich Schuster, lui aussi originaire de Kallstadt. Le jeune homme ne part donc pas vers un continent entièrement inconnu. Il dispose d'un point d'arrivée, d'un logement provisoire et d'un réseau linguistique. L'aventure reste considérable, mais elle n'a rien d'un saut aveugle dans le vide.

Le récit du garçon solitaire affrontant le monde avec une valise et sa seule volonté contient une part de vérité, mais il efface l'essentiel. Friedrich voyage seul, sans être isolé. Il bénéficie déjà de la ressource qui accompagnera toute l'histoire familiale : quelqu'un est arrivé avant lui et peut amortir la chute.

II. L'apprentissage et le départ

En 1885, Friedrich achève son apprentissage de barbier. Il a seize ans. Selon ce qu'il écrira lui-même vingt ans plus tard aux autorités bavaroises, il ne trouve pas d'emploi suffisamment rémunérateur dans sa région. Il décide alors de rejoindre sa sœur aux États-Unis.^[C1-02]

Le 7 octobre, il embarque à Brême sur l'Eider, un paquebot du Norddeutscher Lloyd. Douze jours plus tard, le 19 octobre 1885, le navire arrive à New York. Friedrich est enregistré à Castle Garden, le principal centre d'accueil des immigrants avant l'ouverture d'Ellis Island. Son nom apparaît sous la forme

« Friedr. Trumpf », variation administrative qui ne constitue ni une nouvelle identité ni le début d'une opération secrète de re-branding familial. Les employés des ports écrivent ce qu'ils entendent, comprennent ou croient lire. L'histoire humaine est pleine de noms déformés par des bureaux qui avaient d'autres bateaux à traiter.

À son arrivée, Friedrich rejoint Katharina et son mari sur Forsyth Street, dans le Lower East Side. Le quartier appartient encore largement au monde germanophone de New York. On y parle allemand et yiddish, on y trouve des journaux, des associations, des commerces, des églises et des réseaux d'entraide. L'Amérique ne lui demande donc pas immédiatement de devenir un autre homme. Elle lui permet d'abord de vivre parmi des gens qui comprennent sa langue.

Les conditions matérielles n'ont rien de luxueux. Les immeubles du Lower East Side sont densément peuplés, les logements exigus et les infrastructures sanitaires rudimentaires. Friedrich n'entre pas dans l'Amérique par un vestibule doré. Il entre par un quartier d'immigrants où l'on partage les chambres, les informations, les emplois et parfois l'air disponible.

Il travaille comme barbier pendant plusieurs années. Le métier appris en Allemagne lui donne une première stabilité et lui permet de s'intégrer à l'économie urbaine. Il change plusieurs fois d'adresse, suit les possibilités d'emploi et découvre une ville en expansion constante. New York n'est pas encore la capitale mondiale que ses descendants prétendront incarner, mais elle offre déjà une leçon centrale : l'espace, la population et l'argent s'y déplacent plus vite que les réputations.

Friedrich observe une société dans laquelle le rang de naissance pèse moins qu'en Europe, sans disparaître pour autant. Les fortunes anciennes côtoient les fortunes récentes, les quartiers se transforment, les spéculateurs rachètent, divisent, reconstruisent et revendent. L'homme qualifié peut gagner sa vie, mais celui qui possède, investit ou anticipe peut changer de catégorie.

Le jeune barbier comprend rapidement que le salaire lui permet de vivre, pas de devenir riche. Cette distinction oriente-

ra la suite de son parcours. Il ne méprise pas le travail, contrairement à la caricature facile. Il travaille, économise et se déplace. Mais il comprend que la richesse ne vient pas nécessairement de l'effort le plus pénible. Elle vient souvent de la capacité à se placer entre le besoin et celui qui est prêt à payer pour le satisfaire.

Cette intuition le conduira vers l'Ouest, puis vers les territoires de la ruée vers l'or. Elle mérite un chapitre entier, car elle transforme profondément sa trajectoire. Pour l'instant, un point suffit : Friedrich quitte Kallstadt avec un métier et revient moins de vingt ans plus tard avec un patrimoine.

Entre les deux, il devient citoyen américain, change l'orthographe usuelle de son prénom en Frederick et acquiert une identité économique qu'il ne pouvait probablement pas espérer dans son village natal.

III. Émigration économique ou fuite du devoir?

Le départ de 1885 pose une question que les récits postérieurs ont souvent tranchée avec plus d'assurance que les documents : Friedrich Trump a-t-il quitté l'Allemagne pour échapper au service militaire?

La réponse honnête exige de résister aux deux versions les plus commodes.

La première en fait un simple migrant économique qui n'aurait jamais pensé à ses obligations militaires. La seconde le transforme en déserteur calculateur, fuyant de nuit une caserne qui n'existait encore que dans l'imagination de ses futurs biographes.

Friedrich a seize ans lorsqu'il part. Il n'a donc pas déserté une unité et n'a pas abandonné un service déjà commencé. Il n'est pas non plus poursuivi au moment où il monte sur l'Eider. En revanche, son émigration n'est pas régulièrement autorisée par les autorités bavaoises. Il quitte le territoire sans accomplir les démarches nécessaires et ne se présente ensuite pas devant les organismes chargés de la conscription.

Ces faits auront des conséquences directes lorsqu'il tentera de revenir. Dans le dossier administratif ouvert en 1904, les autorités examinent immédiatement sa situation sous l'angle mili-

taire. Elles constatent qu'il ne s'est pas soumis aux obligations de recrutement et soupçonnent qu'il a émigré afin d'éviter le service.

Le soupçon est compréhensible. Il n'est pas identique à une preuve absolue de son intention initiale.

Friedrich soutiendra qu'il est parti parce qu'il ne trouvait pas d'emploi suffisamment rémunérateur et qu'il voulait améliorer sa situation. Cette explication correspond au contexte économique et au parcours de nombreux jeunes Palatins. Elle n'exclut pas qu'il ait également compris qu'un départ avant l'âge de la conscription lui éviterait plusieurs années sous l'uniforme.

Les motifs humains ont rarement la politesse de se présenter seuls.

Un adolescent peut vouloir gagner sa vie, rejoindre sa sœur, quitter un horizon étroit et échapper à une obligation militaire. Ces raisons ne s'annulent pas. Elles peuvent agir ensemble sans qu'aucun document permette de calculer leur poids exact.

Le terme « fuite du devoir », retenu dans l'architecture de ce livre, ne doit donc pas être utilisé comme une condamnation pénale rétroactive. Friedrich n'est pas un soldat ayant abandonné son poste. Il est un jeune homme qui quitte son pays sans autorisation, échappe de fait au service auquel il aurait été soumis et ne régularise pas sa situation.

Cette nuance n'innocente pas tout. Elle évite simplement de remplacer un dossier administratif réel par un procès imaginaire.

L'affaire révèle déjà un rapport pratique à la règle. Friedrich ne mène pas de campagne contre la conscription. Il ne publie aucun manifeste pacifiste et ne transforme pas son départ en geste politique. Il part parce que l'Amérique lui offre une possibilité plus avantageuse. L'obligation collective demeure en Allemagne; lui traverse l'Atlantique.

Ce choix ne suffit pas à définir un homme, encore moins ses descendants. Il montre cependant une logique qui reviendra sous différentes formes dans l'histoire familiale : lorsque la règle et l'intérêt personnel entrent en conflit, la règle n'est pas

nécessairement considérée comme une limite définitive. Elle devient un problème à déplacer.

IV. L'Amérique comme possibilité de reconstruction

L'émigration ne change pas seulement l'adresse de Friedrich. Elle modifie son rapport à lui-même.

À Kallstadt, il est le fils d'un vigneron mort jeune, apprenti barbier dans une économie étroite. À New York, il devient un travailleur immigrant parmi des milliers d'autres. Puis, en allant vers l'Ouest, il peut se présenter comme commerçant, restaurateur, propriétaire et citoyen américain.

La mobilité géographique produit une mobilité biographique. Les États-Unis de la fin du XIXe siècle permettent à des hommes venus d'Europe de laisser derrière eux une partie de leur position sociale. Le passé ne disparaît pas, mais il perd son monopole. Dans des villes nouvelles, des quartiers en construction ou des territoires miniers, les hiérarchies doivent se recomposer rapidement. Ceux qui arrivent tôt, prennent des risques ou identifient les besoins peuvent acquérir une position qui aurait demandé plusieurs générations dans leur pays d'origine.

Cette reconstruction n'a rien de romantique. Elle repose sur des réseaux, du travail, de l'argent, des occasions et souvent sur l'exploitation d'économies brutales. L'Amérique ne distribue pas équitablement les secondes chances. Elle les vend, et certains comprennent plus vite que d'autres comment les revendre.

Friedrich apprend également à simplifier son identité. Il devient Frederick. Il parle anglais, acquiert la citoyenneté américaine et s'insère dans des univers commerciaux de plus en plus éloignés du village viticole. Cette adaptation ne suppose pas qu'il renie immédiatement ses origines. Il conserve des liens étroits avec sa famille, retourne à Kallstadt et choisit finalement une épouse dans son village natal.

Mais l'homme qui revient n'est plus celui qui est parti.

Il dispose d'un passeport américain, d'un patrimoine et d'une histoire de réussite. Il peut désormais se présenter non comme un jeune homme ayant fui l'absence de perspectives,

mais comme un émigrant ayant réussi. Le départ illégal devient secondaire devant le résultat économique. La richesse agit déjà comme une machine à réviser le passé.

Cette transformation est fondamentale. Une action jugée irrégulière par l'administration bavaroise peut être célébrée comme preuve d'audace dans le récit américain. Le même homme est susceptible d'être considéré comme réfractaire ici et pionnier là-bas.

La différence ne réside pas seulement dans les lois. Elle réside dans la puissance du succès à imposer sa propre morale.

Si Friedrich était revenu sans argent, son départ aurait probablement ressemblé à un échec. Il revient prospère, et la prospérité requalifie l'ensemble du parcours. L'émigration devient initiative. L'absence devient courage. Le contournement devient instinct.

Il serait excessif de voir dans cette reconstruction le modèle achevé de Donald Trump. Il serait naïf de ne pas reconnaître une parenté de méthode. Dans les deux cas, le récit final aspire à donner son sens à tout ce qui précède. La victoire ne conclut pas seulement l'histoire; elle cherche à la réécrire.

V. Le retour en Allemagne

Friedrich revient à Kallstadt en 1901. Il a trente-deux ans et une situation financière sans comparaison avec celle qu'il avait quittée. Le jeune barbier est devenu un homme suffisamment riche pour envisager une installation confortable et un mariage.

Il choisit Elisabeth Christ, fille d'une famille voisine. Elle est plus jeune que lui de onze ans. Les récits familiaux indiquent que la mère de Friedrich voit cette union d'un mauvais œil, estimant que son fils pourrait prétendre à un mariage socialement plus avantageux. L'opposition ne suffit pas. Friedrich et Elisabeth se marient en août 1902, à Ludwigshafen, puis partent pour New York.

Le couple s'installe dans le Bronx, au sein d'un environnement encore fortement germanophone. Friedrich reprend des activités de barbier et de gestion hôtelière. Leur première fille, Elizabeth, naît en avril 1904.

L'existence américaine ne convainc pourtant pas Elisabeth. La présence de proches, de commerces allemands et d'une communauté linguistique ne remplace pas Kallstadt. Elle souffre du mal du pays et souhaite rentrer.

Friedrich accepte.

Ce retour est important parce qu'il contredit l'image d'un homme ayant définitivement rompu avec l'Allemagne. Il ne considère pas Kallstadt comme une terre rejetée. Après avoir acquis la citoyenneté américaine et constitué sa fortune, il envisage au contraire d'y vivre durablement avec sa famille.

En 1904, les Trump retournent dans le Palatinat. Friedrich dépose une somme importante dans une banque locale et demande à être réintégré dans la citoyenneté bavaroise. Le conseil municipal de Kallstadt soutient sa démarche. Localement, son retour ne paraît pas susciter d'hostilité majeure. Il est riche, marié à une femme du village et disposé à s'y établir.

L'affaire pourrait donc se résumer à une réussite classique de l'émigration : partir pauvre, revenir prospère et acheter la tranquillité que le pays d'origine n'avait pas pu offrir.

L'administration en décide autrement.

VI. L'expulsion

Le dossier de Friedrich Trump est ouvert comme une affaire de naturalisation, mais les autorités le lisent immédiatement comme une affaire militaire.

La procédure reconstitue son départ de 1885, vérifie son absence des registres de recrutement et examine les conditions dans lesquelles il a perdu sa citoyenneté bavaroise. Le problème ne réside pas dans sa nationalité américaine. Il réside dans la manière dont il est devenu américain.

Aux yeux de l'administration, Friedrich a quitté la Bavière sans autorisation, ne s'est pas présenté aux obligations militaires et revient seulement après avoir dépassé l'âge du service. Sa demande apparaît donc moins comme le retour d'un enfant du pays que comme la tentative d'un homme ayant profité de l'absence pour éviter une charge imposée aux autres.

Le conseil municipal de Kallstadt peut apprécier sa fortune et soutenir son installation. La décision ne lui appartient pas.

Les autorités supérieures rejettent la demande de réintégration.

Le 27 février 1905, le bureau du district de Dürkheim transmet l'ordre : Friedrich Trump doit quitter le territoire bavarois au plus tard le 1er mai, faute de quoi il s'expose à une expulsion forcée.^[C1-05]

Le texte administratif est sec. Il n'a pas besoin d'insulter. Les bureaucraties savent parfois détruire un projet familial avec la courtoisie d'un formulaire correctement rempli.

Friedrich tente de faire annuler la décision. Il adresse une requête au prince-régent Luitpold de Bavière. Dans cette lettre, il présente son parcours, insiste sur l'honnêteté de sa famille, rappelle qu'il a travaillé, réussi et constitué un patrimoine. Il affirme ne pas être parti dans le but d'échapper au service militaire et demande la faveur de pouvoir rester dans son pays natal.

La lettre n'est pas celle d'un révolutionnaire défiant l'autorité. Friedrich y parle le langage du sujet respectueux, invoque sa bonne conduite et sollicite la clémence. L'homme que certains récits transformeront en rebelle fondateur demande en réalité à l'institution de l'accueillir de nouveau.

Sa requête échoue.

La famille quitte finalement l'Allemagne en juillet 1905 et retourne à New York. Elisabeth est enceinte. Leur fils Fred, futur père de Donald Trump, naît quelques mois plus tard aux États-Unis.

Cet enchaînement a nourri une ironie historique irrésistible : sans la décision bavaroise, Fred Trump aurait pu naître en Allemagne et la dynastie américaine aurait pris une autre direction. L'histoire adore ce genre de spéculation parce qu'elle donne à un dossier administratif l'allure d'un bouton capable d'éteindre le futur.

Mais l'histoire réelle ne fonctionne pas à rebours. Les fonctionnaires de 1905 n'ont ni créé Donald Trump ni manqué l'occasion de l'empêcher. Ils ont appliqué leur lecture de la loi à un ancien sujet bavarois revenu avec une nationalité américaine et un passé administratif irrégulier.

La conséquence fut néanmoins immense pour la famille. L'Amérique, envisagée d'abord comme terre d'enrichissement, devient par défaut le lieu de l'installation définitive.

VII. La première bataille du récit

La décision de 1905 peut être racontée de plusieurs manières, et chacune révèle davantage les intentions du narrateur que la totalité des faits.

Dans une première version, Friedrich est un jeune homme courageux qui quitte une région sans avenir, réussit en Amérique et revient offrir sa prospérité à son village. Une administration rigide le chasse pour une formalité vieille de vingt ans. Le récit produit un héros de l'initiative écrasé par la bureaucratie.

Dans une deuxième version, il est un réfractaire qui échappe délibérément au service militaire, revient uniquement lorsqu'il ne risque plus d'être incorporé et découvre que l'État n'a pas oublié. Le récit produit un homme sanctionné pour avoir refusé le devoir collectif.

Dans une troisième version, plus proche de la complexité des archives, Friedrich est un adolescent dont le départ répond probablement à plusieurs motifs. Il cherche un revenu, rejoint sa sœur, profite d'une possibilité d'émigration et évite de fait le service militaire. Vingt ans plus tard, il souhaite sincèrement revenir, mais l'administration interprète son parcours selon des règles et des priorités qui ne sont plus celles du village.

Aucune de ces versions n'est totalement neutre.

Le terme « expulsion » lui-même peut tromper. Friedrich ne fait pas l'objet d'une condamnation pénale et n'est pas arraché à son domicile par la police. Il reçoit l'ordre de quitter le territoire, sous menace d'expulsion forcée s'il refuse. Cela reste une mesure coercitive. Ce n'est pas la scène spectaculaire que le mot évoque aujourd'hui.

La manière dont l'épisode sera transmis dans la famille est tout aussi révélatrice. Le départ initial peut devenir une preuve d'audace. Le refus bavarois, une injustice. Le retour forcé aux États-Unis, une bifurcation providentielle. Une trajectoire faite d'obligations évitées, de procédures manquées et d'une requête

rejetée se transforme progressivement en histoire de réussite américaine.

Le récit ne nie pas nécessairement les événements. Il modifie leur hiérarchie.

L'émigration devient plus importante que son irrégularité.

La fortune devient plus importante que ses conditions de formation.

Le retour devient plus important que les obligations laissées derrière.

L'injustice ressentie devient plus importante que le raisonnement de l'administration.

Cette sélection est humaine. Toutes les familles racontent leur passé en conservant les épisodes qui les honorent et en reléguant les autres dans le grenier. La différence tient à ce que le nom Trump finira par transformer cette habitude privée en méthode publique.

Lorsque Donald Trump racontera ses origines, la famille sera successivement allemande, suédoise, américaine depuis toujours ou fière de ses racines, selon l'époque et le public. Le passé ne sera jamais complètement supprimé. Il sera remis en circulation dans la version la plus utile.

Friedrich n'a pas inventé cette pratique. Son histoire en offre cependant le premier terrain.

VIII. Ce que ce chapitre démontre

Le départ de Friedrich Trump ne prouve pas l'existence d'une corruption familiale originelle. Il ne permet pas de tracer une ligne droite entre un adolescent quittant Kallstadt et un président contestant une élection cent trente-cinq ans plus tard. Ce type de généalogie morale appartient au pamphlet, pas à l'histoire.

Le chapitre établit quelque chose de plus modeste et de plus solide.

Friedrich naît dans une famille aux perspectives limitées, acquiert un métier, rejoint un réseau familial aux États-Unis et utilise la mobilité pour changer de position économique. Son départ irrégulier lui permet aussi d'échapper aux obligations militaires auxquelles il aurait été soumis. Lorsqu'il revient avec

de l'argent et une citoyenneté américaine, il tente de transformer son succès économique en droit de réinstallation. L'administration refuse.

Il doit alors recommencer une seconde fois.

La première reconstruction avait transformé un apprenti barbier du Palatinat en entrepreneur américain. La seconde transforme un homme qui voulait revenir au pays en fondateur définitif d'une lignée américaine.

La logique qui apparaît n'est pas celle d'un mensonge transmis par le sang. C'est celle d'une adaptation permanente. Lorsqu'un territoire ferme une possibilité, Friedrich se déplace. Lorsqu'une identité devient trop étroite, il en acquiert une autre. Lorsqu'un métier plafonne, il change d'activité. Lorsqu'un projet de retour échoue, il reconstruit ailleurs.

Cette capacité n'est ni morale ni immorale en elle-même. Elle peut relever de la survie, de l'ambition ou de l'opportunisme. Elle devient décisive lorsqu'elle s'accompagne d'une autre faculté : raconter chaque déplacement comme s'il avait toujours conduit vers la destination finale.

Friedrich ne revient pas aux États-Unis en vaincu. Il y revient avec une fortune, une épouse, un enfant et bientôt un fils. L'échec administratif allemand devient le point de départ involontaire d'une implantation durable dans le Queens.

Le capital est là.

La légende viendra ensuite.

ZOOM SUR UN DOCUMENT

LA REQUÊTE DE 1905 : CE QUE FRIEDRICH DEMANDE, CE QU'ELLE NE PROUVE PAS

En 1905, après le rejet de sa demande de réintégration dans la citoyenneté bavaroise,

Friedrich Trump adresse une requête au prince-régent Luitpold. Le document est

conservé dans le dossier administratif du Landesarchiv de Spire.

Friedrich y retrace son parcours, rappelle sa naissance à Kallstadt, présente ses pa-

rents comme des vignerons honnêtes et pieux, et insiste sur l'éducation respectueuse de l'autorité qu'il aurait reçue. Il explique avoir émigré faute d'emploi suffisamment rémunérateur et affirme n'avoir jamais voulu se soustraire au service militaire. Il met également en avant sa réussite économique, sa famille et les pertes qu'entraînerait une expulsion.

La lettre établit plusieurs faits : Friedrich souhaite réellement rester en Bavière, il connaît le motif militaire opposé à sa demande et il conteste l'interprétation de son départ comme une fuite délibérée du service. Elle montre aussi qu'il ne traite pas la décision avec mépris. Il sollicite une faveur et cherche à convaincre l'autorité de sa bonne conduite.^[C1-03] Elle ne prouve pas que son explication de 1885 soit complète. Vingt ans séparent le départ de la requête. Friedrich écrit pour obtenir une décision favorable; il choisit naturellement les éléments qui servent sa cause. Son affirmation selon laquelle il n'avait aucune intention d'éviter le service doit donc être considérée comme une déclaration intéressée, pas comme une preuve définitive de son état d'esprit à seize ans.

Le document ne prouve pas davantage qu'il aurait été condamné comme déserteur. Il témoigne d'une procédure administrative de réintégration et d'éloignement, centrée sur une émigration non autorisée et sur les obligations militaires non accomplies. Sa valeur tient précisément à cette limite. La lettre ne permet ni de blanchir Friedrich, ni de le transformer en criminel fondateur. Elle montre un homme tentant de reprendre le contrôle de son propre récit face à une administration qui en a produit une autre version.